

[...]

CHAPITRE DEUX

5 Isabelle, comment Bruno peut-il inventer une histoire autour de sa créature mystère s'il ne dit jamais rien ? Isabelle m'a répondu :

— Oh, il peut en inventer une, mais il n'en parlera pas. Il y pensera tout simplement jusqu'à
10 ce qu'il l'écrive.

Est-ce que c'est comme cela que son esprit fonctionne tout le temps ? ai-je demandé. Se raconte-t-il des histoires qu'il a lui-même inventées ?

15 — C'est possible, dit Isabelle. Avec Bruno tout est possible.

J'aime Isabelle. Elle est exactement comme moi en tout ce que j'aime en moi-même. Et elle est différente de moi en tout ce que je n'aime pas en
20 moi. Ses cheveux et ses sourcils sont d'un noir très foncé et la couleur de ses yeux est le même mélange de jaune et de brun que les lilas de jour qui poussent tout près du terrain de jeu.

Ce soir-là, au dîner, j'ai parlé à mon père et à ma
25 mère de notre visite au zoo et des histoires que nous devons inventer autour de nos créatures mystères. Mais je ne leur ai pas parlé de mon secret. Je ne l'ai pas dit non plus à Miranda. Même si elle est ma sœur et qu'elle a deux ans de plus
30 que moi et que nous partageons la même chambre, cela ne veut pas dire que je dois tout lui raconter. D'ailleurs, est-ce qu'elle me montre ce livre dans lequel elle écrit toujours des choses ? Et est-ce qu'elle me permet de rester alentour et d'écouter
35 lorsque son amie Suzanne vient chez nous ? Elles qui ne font que chuchoter et rigoler toutes les deux ! Devant moi, elle dira à Suzanne :

— Attends un moment, je dois me débarrasser de ma petite sœur.

40 Oh, je ne peux vous dire combien je la déteste quand elle fait cela ! Tout de même, habituellement nous nous entendons bien. Sauf qu'elle accapare toujours tout le lit et je dois la pousser pour qu'elle retourne de son côté. (Son
45 côté du lit, je veux dire.)

* * * * *

Je sais que vous voulez que je continue mon histoire. Mais toutes ces choses qui me sont arrivées ont à voir, d'une certaine façon, avec
50 l'histoire que j'ai inventée. Je suis donc vraiment obligée de vous en parler. D'ailleurs, ce n'est pas très gentil de bousculer les gens ! D'accord, je parle peut-être parfois de choses qui n'ont aucun lien avec mon histoire. Comme lorsque je vous dis
55 que je peux faire la roue trois fois d'affilée. Cela n'a rien à voir avec mon histoire. Mais savez-vous

faire la roue trois fois d'affilée, vous ? Ne me regardez pas comme ça ! Voyez ce que vous m'avez fait faire. J'ai presque oublié de vous dire
60 ce qui est arrivé cette nuit-là. Je me suis réveillée en plein milieu de la nuit parce que j'avais fait un drôle de rêve. Pas vraiment un mauvais rêve, mais un rêve un petit peu inquiétant.

Le lampadaire près de notre fenêtre était éteint. Il
65 faisait donc tout à fait noir dans notre chambre. Soudain je me suis aperçue que quelque chose s'appuyait sur ma jambe droite. J'ai pensé que c'était Miranda. Je l'ai donc poussée en disant :

— Miranda, enlève ta jambe !

70 Mais la jambe est simplement revenue lentement au même endroit. Alors je l'ai poussée de nouveau ; je me suis fâchée et j'ai insisté :

— Miranda, arrête-moi ça !

Mais la jambe est lentement revenue encore une
75 fois. Alors je me suis penchée et je l'ai saisie. Elle avait l'air d'être en caoutchouc et se laissait plier dans tous les sens. J'ai approché son pied de mon visage pour l'examiner. Vous ne devinez jamais ! Il semblait très familier. Il ressemblait
80 même très exactement à mon pied. En fait, c'était mon pied ! Il était endormi, ce qui m'avait fait penser que c'était celui de Miranda ! Le lendemain matin, lorsque j'en ai parlé à Miranda, je lui ai demandé :

85 — Crois-tu que si ma tête s'endort, je pourrai penser que c'est la tienne ?

Miranda regarda le chat qui essayait d'attraper sa queue sur le plancher de la cuisine et dit :

— Mange tes céréales.

90 Vous voyez ! Voilà la grande différence entre Miranda et moi. Elle ne voit jamais de problème nulle part. Ce n'est pas parce qu'elle croit avoir réponse à tout. C'est simplement qu'elle ne s'intéresse même pas aux questions.

* * * * *

95 Miranda a couru à la salle de bains devant moi et a verrouillé la porte de l'intérieur, rien que pour m'empêcher d'entrer. J'ai cogné à la porte avec mes poings et j'ai dit :

100 — Miranda, ce n'est pas juste ! J'ai autant le droit que toi d'utiliser la salle de bains !

Je pouvais l'entendre se laver les dents, mais elle s'est arrêtée un instant pour crier :

— Attends ton tour.

105 À la façon dont elle a dit ça, elle devait avoir la bouche pleine de dentifrice. J'aurais aimé qu'elle l'avale.

— Hé, ai-je crié de toutes mes forces, ferme ce robinet, ne sais-tu pas qu'il y a une pénurie d'eau ?

110 J'ai continué de cogner du poing à la porte. J'ai hurlé :

— Miranda, même si tu as onze ans, cela ne te donne pas le droit d'embêter les gens !

Mais en moi-même je pensais : "Lorsque moi j'aurai onze ans, qui est-ce que je pourrai embêter ? Personne !" C'est à ce moment qu'elle m'a laissé entrer. Non parce qu'elle avait pitié de moi mais parce qu'elle avait fini de se laver. Si elle espérait que j'allais lui dire mon secret à propos de la créature mystère, il valait mieux ne pas y compter. Du moins j'espérais que c'était ce qu'elle espérait.

* * * * *

Ça c'était le mardi matin. Le mercredi matin n'était guère plus tranquille.

Je suis la seule à manger des céréales au petit déjeuner. Tous les autres membres de notre famille mangent des œufs brouillés. Et tout le monde me fait des remarques.

— Pixie, dit ma mère, prends une serviette. Tu vas verser du lait partout sur ta robe.

— Pixie, dit mon père, ne remplis pas ton bol jusqu'au bord. Tu en laisses toujours la moitié. Ce que tu gaspilles suffirait à nourrir une personne de plus.

— Pixie, dit Miranda, ne mets pas d'abord le sucre sur tes céréales ; mets d'abord le lait, et ensuite le sucre.

Mon père a raison. Je gaspille de la nourriture. Ma mère a raison : je me barbouille quand je mange. Tout le monde a raison : je traîne. Mais Miranda m'en donne la nausée. Que je mette d'abord le sucre ou le lait, quelle importance ! Il y a beaucoup de choses bonnes et beaucoup de choses mauvaises, mais certaines choses ne semblent être ni l'un ni l'autre. Parfois je me demande ce que Miranda dirait si je lui répétais toujours quel soulier mettre le premier. Ou bien si je lui disais qu'on a le droit d'éternuer une fois, mais pas deux. Ou bien qu'on peut se ronger les ongles de la main gauche mais pas ceux de la main droite. Je lui ferais peut-être une vraie grosse blague en lui disant que les gens qui appuient sur le tube de dentifrice en haut au lieu d'en bas finissent par avoir des paupières poilues. Des paupières poilues : Oh là là, que c'est laid !

CHAPITRE QUATRE

Le lendemain matin, ma mère était en train de préparer une deuxième portion de crêpes en nous tournant le dos. J'avais une pleine fourchette de crêpes à mi-chemin de la bouche quand je me suis arrêtée tout à coup pour regarder manger Miranda. Au début, Miranda essayait de ne pas faire attention à moi. Mais elle finit par crier :

— Maman, elle me regarde de nouveau ! Interdis-lui de me regarder ! Sans se retourner, ma mère dit :

— Arrête d'ennuyer ta sœur, Pixie.

J'ai tout simplement continué de la regarder. Je pensais que je ne faisais rien du tout puisque je me contentais de regarder. Alors Miranda me donna un coup de pied. Elle me frappa la jambe juste au-dessous du genou. Cela ne faisait pas vraiment mal, mais j'ai braillé, j'ai crié et j'ai continué comme avant. Ma mère s'est retournée et a grondé Miranda. Cela me fit sentir mieux, mais j'ai continué de chialer quand même.

— Elle essaie toujours de m'agacer, maman, dit Miranda.

J'étais assise par terre et je me tenais la jambe ; ma mère s'est assise en face de moi, m'a pris les mains et m'a demandé :

— Pourquoi Pixie, dis-moi seulement pourquoi ? J'ai renflé.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi ne t'entends-tu pas avec ta sœur ?

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas à elle pourquoi elle ne s'entend pas avec moi ?

— Est-ce qu'elle t'a fait quelque chose ?

Quand ma mère m'a posé cette question, j'ai cru ne rappeler quelque chose que j'avais oublié depuis très, très longtemps. J'ai presque hurlé :

— Bien sûr qu'elle m'a fait quelque chose !

J'ai montré ma sœur du doigt et elle m'a regardée comme si elle ne comprenait rien du tout à ma colère.

— L'année dernière, dis-je, vous vous rappelez quand notre voisine Mme Dubois a donné une petite fête pour Hélène ? Eh bien, elle a dit à Miranda de m'inviter, et Miranda a été si mesquine qu'elle ne m'en a même pas parlé. Je ne l'ai pas su avant le lendemain. Quand je l'ai finalement appris, je suis allée dans l'armoire de votre chambre, j'ai fermé la porte et je suis demeurée là parmi les souliers pendant près de deux heures. J'ai mouillé vos souliers de mes larmes.

Miranda parut indignée. Ma mère l'interrogea :

— Est-ce bien ce qui est arrivé, Miranda ?

Miranda expliqua :

— Non, elle nous a écrit une invitation à chacune de nous deux. Elle voulait nous les apporter ici pour nous les donner. Mais par hasard elle m'a rencontrée dans la rue le jour précédent et elle m'a donné la mienne. Nous avons bavardé longuement et elle a oublié pourquoi elle était sortie ; elle est rentrée chez elle sans donner l'invitation à Pixie. Elle n'a découvert son erreur que deux soirs plus tard et elle avait honte de dire à Pixie ce qui était arrivé ; alors elle n'a tout simplement rien dit.

Ma mère me regarda et dit simplement :

— Tu vois, Pixie.

Je ne répondis rien. Je ne voulais pas penser que cela avait pu être un simple accident. Il était bien

plus facile de penser que c'était la faute de Miranda. Ma mère continua :

— C'est ta sœur, Pixie.

Puis elle ajouta :

5 — Et tu es la sienne.

— Je ne veux pas être sa sœur. Je préférerais avoir Isabelle comme sœur.

Miranda reprit aussitôt :

10 — Nous sommes obligées d'être sœurs, parce que nous avons les mêmes parents. Tu devrais étudier un peu les relations de famille.

Je me suis assise quelque temps, le menton dans la main, en faisant la moue. Finalement j'ai dit :

15 — Où est la différence ? Ce qu'on ne peut ni voir ni toucher ne peut être réel. Et tout le monde sait qu'on ne peut ni voir ni toucher des relations. Cela signifie qu'elles ne sont pas réelles.

— Maman, cria Miranda, écoutez Pixie ! Elle dit qu'on ne peut voir des relations ! Mais tout le monde peut voir que je suis plus grande qu'elle ;

20 et "être plus grande que" c'est une relation. Et tout le monde peut voir que je suis debout près de vous, et n'est-ce pas que "près de" est bien une relation ?

25 — Les gens sont réels et les choses sont réelles, mais les relations existent seulement dans nos esprits.

— Pourquoi en es-tu si sûre, Pixie ? demanda ma mère.

30 — Parce que personne ne peut me regarder et dire si oui ou non je suis la cousine de quelqu'un ou si oui ou non je suis la nièce de quelqu'un, comme il suffit de me regarder pour voir que je suis petite et maigre.

35 — Je ne suis pas si certaine que les relations de famille ne se voient pas, dit ma mère. Tu sais que je te dis toujours : tu es la fille de ton père, tu as sa bouche.

— Oui, ai-je répondu, et papa dit que j'ai tes yeux. Et Miranda ? Papa dit que Miranda a ses yeux et sa bouche. Comment est-ce possible ?

40 — Nous n'avons pas besoin de nous ressembler pour appartenir à la même famille, répondit ma mère.

45 Miranda plissa son nez et demanda :

— Maman, est-ce que Pixie a raison de dire que ce qu'on ne peut ni voir ni toucher n'est pas réel ?

— Je crois que cela dépend de ce qu'on entend par "réel", répondit ma mère.

50 — Maman, lui dis-je, pourquoi ne peux-tu pas nous dire tout simplement qui a raison et qui a tort ?

Ma mère répondit d'une drôle de voix, comme si elle réfléchissait tout haut.

55 — Faut-il que l'une de vous ait raison et que l'autre ait tort ?

J'essaie toujours de comprendre ce qu'elle voulait dire par là.

* * * * *

60 Je sais. Vous voulez que je revienne à mon histoire à propos de la visite au zoo, c'est-à-dire à l'histoire à laquelle la visite du zoo me fit penser. Mais c'est cela que j'appelle mon "histoire mystère".

65 Je ne peux pas vous en parler tout de suite. Je ne vous la raconterai peut-être jamais. Est-ce que vous croyez pouvoir deviner de quoi il sera question dans mon histoire mystère ? Je pense que vous ne le devinerez jamais. Et même si vous deviniez, je ne vous dirais pas si vous avez raison.

70 Alors ! Je vous expliquerai peut-être plus tard pourquoi je ne vous raconte pas mon histoire mystère ; si finalement je ne vous la raconte pas. Mais pour l'instant laissez-moi revenir à l'histoire qui raconte comment j'ai inventé mon histoire mystère.

75

* * * * *

Oh, j'ai oublié de mentionner quelque chose. Quand Miranda m'a donné le coup de pied en disant que je la fixais toujours du regard, ma mère

80 la grondée et a dit :

— Miranda, ce n'est pas une excuse ?

Alors j'ai dit :

— Maman, c'est une excuse, mais c'est

85 seulement une excuse !

— Pixie, il me semble que si tu as une excuse pour faire quelque chose, alors tu as une bonne raison de la faire.

— Mais maman, lui ai-je répondu, si je me

90 faisais une petite égratignure au doigt et que je disais à l'instituteur que j'ai une blessure grave et qu'il faut que je rentre chez moi, tout le monde saurait que mon doigt blessé me sert d'excuse. Une excuse, ce n'est pas une bonne raison, c'est

95 une mauvaise raison !

— Pixie, a dit Miranda, faut-il que tu discutes de tout ?

Je me suis défendue :

— Je ne discute pas. Je pose tout simplement des

100 questions. Est-ce un si grand crime ?

C'est alors que Miranda a répété que j'essayais toujours de l'agacer. Comme si cela pouvait excuser son coup de pied !

Je suis montée sur les genoux de papa, je lui ai enlevé ses lunettes et les ai essayées. Je ne

105 pouvais rien voir, alors je les lui ai remises sur le nez. Il n'a pas dit un mot. Il m'a seulement regardée pardessus ses lunettes. Et Miranda restait là, les mains sur les hanches, à nous observer.

110 — J'entends dire que vous allez visiter le zoo, dit-il.

— Papa, je t'en ai parlé je ne sais pas combien de fois ! Tu as oublié tout ce que je t'ai dit.

— Non, je ne l'ai pas oublié. Tu dois penser à une créature mystère. Et tu dois inventer une histoire mystère à propos de ce à quoi la visite du zoo t'a fait penser.

5 Je l'ai embrassé très fort.

— Papa, tu es merveilleux. Et maintenant, je suppose que tu veux que je te dise quelle est ma créature mystère.

— Non, pas si c'est un secret. D'ailleurs tu ne serais pas capable de me raconter ton histoire avant d'avoir visité le zoo.

10 — Pauvre papa ! ai-je dit, en l'embrassant encore une fois.

— Pourquoi pauvre papa ? me demanda-t-il.

15 — Parce que tu penses que je dois attendre jusqu'après la visite au zoo pour pouvoir inventer une histoire à propos de ce à quoi la visite du zoo me fait penser.

— Ah ! Et à quoi le voyage au zoo te fait-il

20 penser ?

— Ça, c'est mon secret et c'est à toi de le découvrir ! Mais j'ai une idée - je vais te donner un indice. Cela m'a fait réfléchir à la différence entre les animaux qui pensent et les animaux qui

25 ne pensent pas. Et là, je me demande comment on commence à penser et d'où cela vient.

— Oh, et c'est tout ? dit papa. Eh bien ! je suis sûr que tu n'auras aucune difficulté à inventer une histoire autour de cela !

30 Je me suis contentée de rire. Je ne lui ai pas dit que j'avais déjà inventé toute mon histoire. C'est alors que le chat a traversé la pièce en courant. J'ai sauté des genoux de mon père et, à grands cris, j'ai poursuivi le chat à travers toute la maison.

35 Lorsque je suis revenue mon père m'a grondée :

— Pixie, pourquoi cries-tu si fort ? Tu ne me vois pas courir autour de la maison en criant tout le temps, n'est-ce pas ?

— Non, mais est-ce que tu l'as fait quand tu avais

40 mon âge ?

— Je suppose que je le faisais, a-t-il dit, mais cela ne signifie pas que c'était bien.

— Je sais, ai-je répondu. Le fait que tu l'as déjà fait n'excuse pas ma façon d'agir. Et pourtant...

45 — Et pourtant quoi ? a demandé mon père.

— Si ce n'était pas un tort dans ton cas, ce n'est peut-être pas un tort dans mon cas maintenant, tout simplement !

CHAPITRE CINQ

Une fois au lit et la lumière éteinte, j'ai dit :

— Miranda, où va la lumière quand tu coupes le

55 où va-t-elle ?

— Elle s'endort, et c'est ce que tu devrais faire, toi aussi.

— Miranda, c'est sérieux, ai-je insisté, où va-t-elle ?

60 — Elle va là d'où vient l'obscurité, a répondu Miranda. Et maintenant laisse-moi tranquille.

— Tu veux dire que l'obscurité vient du fin fond de l'espace, comme les OVNIS et des choses comme ça ?

65 Miranda ne répondit pas, alors j'ai ajouté :

— Tu sais que je ne crois pas à toutes ces balivernes. Miranda se tourna et me regarda dans le noir.

— D'abord, tu ne crois pas aux relations. Et

70 maintenant tu ne crois pas en l'espace. Y a-t-il une chose à laquelle tu crois ?

— Ce n'est pas juste, lui ai-je dit. Simplement parce que je m'étonne à propos de quelque chose, tu dis que je n'y crois pas. Tu essaies toujours de gâcher le plaisir de tout !

75 Et sur ce, je me suis retournée et m'endormis. Mais pas avant de me dire à moi-même : "L'espace, c'est seulement un mot ! C'est tout simplement le vide ! Les gens en parlent comme si c'était quelque chose, mais en réalité ce n'est rien !" Puis j'ai ajouté : "Miranda peut garder ses belles relations et son bel espace, moi je garderai ma créature mystère et mon histoire mystère et tous mes autres mystères." Je ne savais pas quels autres mystères je pourrais avoir, mais j'imaginai que Miranda ne saurait jamais les distinguer.

* * * * *

Le lendemain matin j'étais encore couchée pendant que Miranda s'habillait.

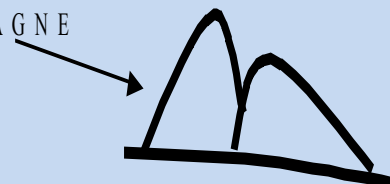
90 — Tu ferais mieux de te dépêcher et t'habiller, dit-elle. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, ai-je répondu. Je pense, voilà tout.

— Tu peux penser et t'habiller en même temps. J'ai fait semblant de ne pas l'entendre.

95 [...]

MONTAGNE



— Oh Bruno ! ai-je dit. Je pense que je vois ce

100 que tu veux dire. C'est comme Robert a dit : il y a le mot "montagne" et puis il y a la montagne elle-

même. Et la flèche représente la relation entre le mot et la chose.

Bruno sourit. Je ne me rappelais pas l'avoir vu sourire auparavant. Puis il retourna au tableau, prit un morceau de craie et écrivit :

Les montagnes sont loin.
Les maisons sont près.
Loin et près sont des relations d'espace.

J'ai ri. J'ai tapé des mains.

— Je peux en faire autant ?

Puis je suis allée écrire au tableau :

Aujourd'hui est avant la visite au zoo.
La semaine prochaine sera après la visite au zoo.

Avant et après sont des relations de temps.

Bruno sourit de nouveau. J'aime pouvoir l'amuser. Mais alors il trouva sans doute une autre idée, car il retourna au tableau et écrivit ceci :

RELATIONS ← → LOIN
 ← → PRES
 ← → AVANT
 ← → APRES

— Bruno, demanda M. Migeau, veux-tu dire qu'il y a entre le mot "relation" et "loin" et "près", "avant" et "après", une relation semblable à celle qu'il y a entre le mot "montagne" et une montagne réelle ?

Bruno fit oui de la tête.

— M. Migeau, demandai-je alors, le mot "montagne" et l'idée montagne sont dans notre esprit, n'est-ce pas ? Et les vraies montagnes sont dans le monde ?

— C'est une façon de le dire.

— Et est-ce que le mot "relation" et l'idée de "relation" sont dans notre esprit, et les vraies relations sont dans le monde ?

— Je pense qu'on peut dire cela également, me répondit-il.

— Et est-ce que les relations comme "avant" et "après" constituent le temps ?

— D'une certaine façon, dit M. Migeau.

Je commençais à voir où je voulais en venir et je ne voulais pas abandonner. J'ai donc demandé :

— Et est-ce que les relations comme "loin" et "près" constituent l'espace ?

Il hocha la tête pour dire oui. Bruno me regarda fixement.

— Alors, continuai-je, ne serait-il pas possible que, de la même façon que l'espace et le temps sont faits de relations, nos esprits soient faits de mots et d'idées qui représentent ces relations ?

— C'est une très bonne analogie, Pixie, me dit M. Migeau.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'une analogie ?

Il regarda sa montre.

— Oh, mon Dieu ! Trois heures quarante-cinq !

La réunion du personnel est commencée depuis quinze minutes ! Pixie, je devrai t'expliquer l'analogie une autre fois.

Et sur ce il sortit en toute hâte. Quelques moments plus tard, il revint en trombe, empoigna un tas de paperasses dans son bureau et se précipita à l'extérieur de nouveau. Comme il passait à côté de nous, je l'ai entendu murmurer : "L'espace et le temps sont des dimensions. Mais se pourrait-il que notre esprit. . ."

CHAPITRE SEPT

Samedi après-midi, mon père et ma mère devaient aller à l'hôpital rendre visite au patron de mon père. Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas nous emmener, Miranda et moi, et nous avons dit :

— Bien, nous resterons à la maison ! Nous ne voulions pas y aller de toute façon.

En partant, ma mère a dit :

— Maintenant, n'oubliez pas, vous serez seules. Je ne veux pas que vous laissiez entrer qui que ce soit. C'est une règle que vous devez observer !

Ils nous ont promis d'être de retour dans deux ou trois heures. Papa m'a caressé la tête et ils sont partis. J'ai commencé à sautiller autour de la table de cuisine et Miranda m'a dit :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Nous sommes libres, que je lui ai crié, la maison nous appartient !

— Tu es folle. Il n'y a rien de changé. Tu sais très bien qu'il y a des règles dans notre maison ; elles restent les mêmes, que papa et maman soient là ou non.

— Libres, libres, libres, que je chantais. Libres, libres, libres ! Tout est possible !

Miranda a plissé le nez selon son habitude et a dit : "Tu es dégoûtante !"

— Je vais tout de suite aller à la garde-robe de maman et mettre sa belle robe qui descend jusqu'à terre.

— Elle t'avalera, dit Miranda, mais ce sera peut-être une bonne chose !

Juste à ce moment-là, on frappa à la porte. Sans enlever la chaîne, j'ai crié :

— Qui est là ?

Et j'ai entendu la voix d'Isabelle : "Isabelle et Constance."

— Pixie, tu sais ce que maman a dit, rappela Miranda. On ne doit laisser entrer personne. Les règles sont les règles !.

— Mais maman n'a pas dit qu'il fallait laisser dehors les personnes qu'on connaît !

— Il y a beaucoup de drôles de gens qu'on connaît, répondit Miranda, et pourtant maman ne voudrait pas qu'on les laisse entrer.

Au même moment, Isabelle cria de l'autre côté de la porte : "Pixie, ne t'inquiète pas pour nous. Nous voulions simplement te dire bonjour. Nous te verrons demain !"

Je ne voulais pas d'histoires avec Miranda. Je suis donc montée à la garde-robe de maman, je me suis assise par terre au milieu de ses souliers et me suis mise à penser à ma créature mystère et à mon histoire mystère. Je murmurais en moi-même : "Dire que c'est le seul endroit où je sois libre d'être moi-même."

* * * * *

D'une façon ou d'une autre, j'ai réussi à passer à travers dimanche, lundi et mardi. Voilà enfin arrivé le fameux mercredi, le vrai, le mercredi-de-la-visite-du-zoo !

Chacun essayait de deviner la créature mystère de l'autre. Isabelle et moi étions debout juste derrière Bruno qui était assis. Il ne savait pas que nous étions là. Il ouvrit son livre, y jeta un coup d'œil et le referma rapidement. J'avais eu le temps de voir une carte qu'il y avait dans le livre, une carte avec l'image d'un animal. C'était l'image d'une girafe. J'ai pris Isabelle par le bras et nous nous sommes éloignées. Je lui ai chuchoté :

— Ce doit être ça la créature mystère de Bruno. Comment peut-on donc s'intéresser à une espèce de girafe laide au long cou ?

— Pixie, répondit Isabelle, oublie-le. Cela ne nous regarde plus.

Au même moment, Normand, celui qui me taquine toujours, lança de l'autre bout de la salle :

— Hé, Pixie, je la connais ta créature mystère, c'est un mamm...

J'ai hurlé de toutes mes forces et il s'est arrêté net, tout bouleversé. M. Migeau s'est fâché :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il. J'étouffais.

— Il-il a dit

C'est tout ce que j'ai pu répondre.

— Je voulais seulement la taquiner un peu, Monsieur Migeau, vrai-vrai, dit Normand. Je voulais raconter à tout le monde que la créature mystère de Pixie était un mammouth, parce que, comme chacun sait, il n'y a plus de mammouths, ils ont disparu !

Je ne peux pas vous dire à quel point j'étais soulagée après cette explication de Normand. Même maintenant, je ne peux pas vous dire pourquoi je me suis sentie si soulagée. J'ai dit à Isabelle :

— J'avais trouvé amusant de découvrir la créature mystère de Bruno mais ce n'était plus amusant du tout quand j'ai cru que Normand avait trouvé la mienne.

* * * * *

— Monsieur Migeau, demanda Raymond, cet après-midi, au zoo, est-ce qu'on peut aller où on veut ou est-ce qu'il faut rester ensemble ?

— Je suis content que tu poses cette question, Raymond, parce qu'il y a une règle que je dois souligner. Nous devons rester ensemble.

Monsieur Migeau, en disant cela, fronça les sourcils. C'était sa façon de nous dire qu'il ne plaisantait pas.

— Est-ce que c'est une règle du zoo, demanda Catherine, ou une règle de l'école ?

— C'est une règle de l'école, répondit Monsieur Migeau ; et il ajouta : Au zoo il y a aussi les règles à observer ; vous les verrez si vous lisez les écriteaux.

— Ouais, dit Jeannette, par exemple : "Ne pas toucher la cage du léopard" et "Il est interdit de nourrir les ours polaires".

Monsieur Migeau, dit Robert, nous ne sommes plus des bébés. Nous savons comment nous conduire par nous-mêmes. Pourquoi faut-il des règles pour tout ?

— Ce n'est pas une question d'âge, Robert, répondit Monsieur Migeau. Il y a des règles à suivre pour les grandes personnes comme pour les enfants. Prends les règles de grammaire : elles valent pour tout le monde. Par exemple, un sujet au pluriel demande un verbe au pluriel. Dans une phrase correcte je ne peux pas dire "les chiens est assis sur le gazon". Je dois plutôt dire "les chiens sont assis sur le gazon" parce que je dois observer les règles de grammaire.

— C'est la même chose quand tu joues à un jeu, Robert, enchaîna Jeannette. Il n'y a pas de jeu sans règles.

— Toutes les matières qu'on étudie ont des règles, dit Gérald.

— Comme quoi ? demanda Thomas.

Monsieur Migeau se rendit au tableau et écrivit les entêtes de cinq colonnes : "Études sociales, Sciences, Langues, Santé et Sécurité, Arithmétique". Puis il dit :

— Bon, qui peut me donner des exemples de règles pour chacune de ces matières ?

— Il y a une règle en géographie, répondit Isabelle, qui dit qu'une carte doit respecter les proportions exactes du terrain qu'elle représente.

— En arithmétique, ajouta Raymond, il y a une règle qui dit que si on ajoute une valeur égale à des égaux, les résultats sont égaux.

— En santé et sécurité, dit Chantal, il y a une règle qui exige qu'on fasse la transpiration artificielle à quelqu'un qui se noie.

— Respiration, reprit Monsieur Migeau.

5 — Respiration artificielle, dit Chantal.

— En sciences, on apprend que les gens ne devraient pas décharger les matières toxiques dans les lacs et les rivières, dit Thomas. C'est une règle.

— Et en écriture, ajouta Jeannette, on a appris qu'une question doit être suivie d'un point d'interrogation et une exclamation d'un point d'exclamation.

10 — Très bien, dit Monsieur Migeau. C'est alors que je suis intervenue :

15 — Attendez, je ne suis pas si sûre de ce que Raymond a dit tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui ne va pas dans ce que j'ai dit ? demanda Raymond. Est-ce que ce n'est pas vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai, mais est-ce que c'est une règle ? Par exemple, quand on reçoit un jeu,

20 on regarde d'abord les règles parce que ce sont elles qui nous disent comment jouer. Donc, les règles nous disent comment il faut faire. Ce que tu as dit nous indique seulement ce qui arrive aux

25 nombres ; cela ne nous dit pas ce que nous, nous devons faire.

— Raymond, je crois que Pixie a raison, enchaîna Monsieur Migeau. L'exemple que tu nous as donné n'est pas vraiment une règle, mais

30 un principe d'arithmétique. Chantal leva la main.

— Monsieur Migeau, qu'est-ce qu'on a en orthographe, des règles ou des principes ?

— Il n'est pas facile de répondre à cette question,

35 répondit Monsieur Migeau. À propos, remettez-moi votre devoir d'orthographe, s'il vous plaît. J'entendis Chantal dire à voix basse à Robert :

— Je lui ai posé une colle, hein !

— Bof, dit Robert, je gage qu'il sait la réponse,

40 mais il ne veut tout simplement pas nous la dire. Je ne savais pas à qui donner raison, à Chantal ou à Robert. Mais, nous avions à peine fini nos exercices d'orthographe qu'il était déjà temps de prendre l'autobus pour le zoo.

45 * * * * *

La route était très cahoteuse ; on le sentait surtout à l'arrière de l'autobus où Isabelle et moi étions assises. Monsieur Migeau était assis seul en avant. Le trajet de l'école au zoo nous sembla long.

50 Thomas et Normand continuaient à chahuter, mais après un moment, même eux finirent par se fatiguer. Alors Chantal demanda :

— - Monsieur Migeau, l'histoire que nous devons inventer me tracasse. Comment inventer une

55 bonne histoire sans aucune préparation ? Monsieur Migeau se tourna vers nous et dit :

— - Tu as raison Chantal, et comme nous n'avons rien à faire maintenant, pourquoi ne pas prendre le temps d'inventer des histoires et de nous les raconter ?

60 Presque tous poussèrent de grands soupirs, surtout Thomas et Normand qui étaient étendus sur des sièges au fond de l'autobus. Chantal parla pour tous :

65 — Mais, Monsieur Migeau, nous ne saurions pas par où commencer.

— Supposons, dit-il, que je vous demande d'inventer l'histoire la plus invraisemblable que vous puissiez imaginer. Pourriez-vous le faire ?

70 Robert répondit :

— Non, moi je ne saurais pas comment inventer une histoire comme ça.

Monsieur Migeau regarda par la fenêtre et suivit des yeux une roulotte qui passait. Au bout d'un

75 moment, il dit :

— Je vais vous soumettre un problème pour voir qui pourra trouver la solution.

— Quel problème ? demanda Youna.

— Eh bien, dit Monsieur Migeau, je veux que

80 vous imaginiez qu'il y a un visiteur avec nous dans l'autobus. Imaginez que c'est un homme et qu'il est assis à côté de moi.

Cela avait l'air amusant. Je ris en moi-même et demandai :

85 — Est-ce qu'il a quelque chose de particulier ?

— Oui, répondit Monsieur Migeau. Il vient juste d'être créé et il est arrivé ici de nulle part.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Gérald.

— Adam, répondit Monsieur Migeau.

90 — Est-ce qu'il peut parler ? demanda Robert.

— Il connaît des mots et leurs significations et il peut parler. Mais rappelez-vous qu'il n'a pas de souvenirs parce qu'il vient tout juste de commencer à vivre.

95 Monsieur Migeau se tourna alors vers le siège vide à côté de lui et dit :

— Adam, voici notre classe. La classe, dites bonjour à Adam !

Et tous, à pleins poumons, crièrent :

100 — Bonjour, Adam !

— Bien, Adam, continua Monsieur Migeau, ce que vous voyez en face de vous, ce sont des étudiants. La classe, si je demandais à Adam ce que font les étudiants, que dirait-il ?

105 — Il dirait qu'on étudie, dit Isabelle. Il pourrait déduire cela du mot "étudiant".

— Ha ! fit Normand en riant. Il ne nous connaît pas !

— Bon maintenant, continua Monsieur Migeau,

110 venons-en à la question importante. Supposons qu'Adam me demande en vous désignant du doigt : "D'où viennent-ils ?" Et supposons que pour le taquiner, j'invente l'histoire la plus

invraisemblable du monde. Qu'est-ce que je dirais ?

Nous avons longuement réfléchi. Finalement, Robert leva la main et dit :

5 — Je sais. Vous pourriez lui dire que nous étions autrefois grands comme des montagnes mais que nous avons rapetissé un peu chaque jour jusqu'à notre taille actuelle.

10 Nous avons tous ri ; tous étaient d'avis que l'histoire de Robert était tout à fait invraisemblable. Mais j'ai alors levé la main et j'ai dit :

15 — Monsieur Migeau, j'ai une autre histoire que vous pourriez raconter à Adam. Vous pourriez lui dire qu'autrefois nous étions tous très, très petits, juste des petits points. Mais chaque jour nous avons grandi un peu jusqu'à notre taille actuelle.

20 — Mais Pixie, protesta Thomas, nous devons inventer des histoires invraisemblables, et ton histoire est vraie !

— Thomas, lui ai-je répondu, qu'elle soit vraie ou non ne change rien. Ce qui est vrai peut être tout aussi difficile à croire que ce qu'on invente. Et je peux le prouver !

25 — Comment ? demanda Thomas.

— En demandant à Adam : Adam, laquelle des deux histoires croyez-vous, celle de Robert ou la mienne ?"

30 Il se fit un silence dans l'autobus. Finalement, Chantal cria :

— Qu'est-ce que dit Adam, Monsieur Migeau ?

— Il dit que Pixie a raison, Chantal. Il dit que les deux histoires sont aussi invraisemblables l'une que l'autre.

35 C'est à ce moment que l'autobus arriva aux portes du zoo.

CHAPITRE HUIT

40 En arrivant au zoo, Monsieur Migeau dit que nous allions d'abord visiter les oiseaux. Nous sommes entrés sous une grande tente - un genre de grand filet soutenu par des poteaux où il y avait toutes sortes de beaux oiseaux aux belles couleurs. Mais, je n'étais pas vraiment, vraiment intéressée parce que je savais que je ne trouverais pas ce que je voulais aussi longtemps que je resterais dans la maison des oiseaux.

45 Mais d'autres élèves de la classe trouvèrent ce qu'ils cherchaient : je pouvais voir que Jeannette était incapable de se détourner d'une espèce de grand perroquet ; puis, il y avait Thomas, qui, en regardant un groupe de flamants qui se tenaient sur une seule patte, se tenait lui aussi sur un seul pied. Puis, ce fut l'heure du goûter ; nous nous sommes donc rendus sous une autre tente où il y

avait des tables et nous avons sorti nos sandwiches. Certains avalèrent leur nourriture à toute vitesse. Nicole distribua à peu près la moitié de son goûter à quelques écureuils qui circulaient en quête. Ceux qui avaient fini les premiers s'agitaient et voulaient repartir tout de suite. Alors Monsieur Migeau leur dit :

60 — Vous pouvez vous promener aux alentours, mais ne vous éloignez pas trop. Rappelez-vous qu'il faut rester ensemble.

Isabelle et moi avons aperçu Bruno dans un petit sentier et nous l'avons suivi en prenant soin qu'il ne s'en aperçoive pas. Il se rendit jusqu'à un espace entouré d'une clôture contre laquelle il s'appuya le visage. Au début, nous ne pouvions pas voir ce qu'il regardait. Mais ensuite, nous nous sommes aperçus que c'était un girafeau. Il avait des genoux noueux, ses yeux avaient l'air de loucher et il marchait en titubant. La girafe s'approcha de plus en plus de Bruno. Celui-ci lui tendit les bras sans que cela lui fasse peur. Elle s'approcha de plus en plus jusqu'à ce qu'elle fut tout près de lui. Elle se pencha alors sur lui et flâra son front. Son museau était humide et laissa une trace sur le front de Bruno. Ensuite elle recula, toujours en regardant Bruno.

75 Et savez-vous ce que Bruno a fait ? Nous l'avons entendu ! Il a parlé à la girafe ! Très lentement, il a dit : "Tu es - si - belle !"

80 À ces mots la petite girafe s'est sauvée en gaïopant. Et Bruno, sans nous apercevoir, a rejoint le groupe. Imaginez-vous, toutes ces années sans dire un mot, et quand enfin il se décide à parler, il parle à une girafe ! À une girafe ! Je ne sais pas combien de fois j'avais essayé en vain de l'amener à me parler. Et maintenant, voici qu'il disait à une espèce de girafe stupide qu'elle est belle ! Entre temps la classe était prête à visiter une autre partie du zoo. J'ai voulu savoir si maintenant Bruno allait me répondre d'un signe de tête ou avec des mots. Je lui ai demandé :

95 — Bruno, as-tu déjà trouvé ta créature mystère ? Il répondit "Oui" tout comme si parler de nouveau ne représentait rien de particulier.

100 — Bruno ! tu parles ! Il fit un signe affirmatif de la tête sans me regarder - il regardait un panda devant lequel nous passions. Cela m'agaça un peu et je dis :

105 — Bruno, pourquoi as-tu arrêté de parler ?

— Je n'ai jamais cessé de parler aux animaux, dit-il.

— Oh ! c'est donc aux personnes que tu ne pouvais parler ! Pourquoi cela ?

110 — Plus elles parlaient, moins je parlais, répliqua Bruno. Plus elles criaient, plus je devenais silencieux.

— Donc, après quelque temps, tu ne voulais pas parler du tout ?

— C'est vrai. D'ailleurs, ce que je disais ne changeait rien.

5 — Mais tu parles maintenant. Donc, tu penses que maintenant les choses ont changé, c'est ça ?

Bruno se contenta de répondre "Peut-être", et il s'éloigna pour regarder des zèbres. Cela me fit du bien de savoir que maintenant Bruno parlait à
10 nouveau. Aussi, j'étais heureuse de penser que j'étais celle à laquelle il commençait à parler. Je veux dire la première après la girafe. Evidemment, moi je n'arrête jamais de parler, donc je n'ai jamais à décider si oui ou non je dois
15 recommencer.

* * * * *

— Pixie, tu n'as pas encore trouvé ta créature mystère, me dis-je tout à coup. Tu ferais mieux d'être attentive aux écriteaux si tu ne veux pas la
20 manquer tout à fait. Tout ce que tu connais c'est son nom ! Tu ne sais pas vraiment de quoi elle a l'air. Comment faire pour la reconnaître si tu la vois ?

C'est alors que je me suis rendu compte combien j'avais été stupide. J'aurais dû chercher ma
25 créature mystère dans une encyclopédie ou un livre sur les animaux. Il ne me restait plus qu'à lire chaque écriteau du zoo.

Nous nous promenions d'un bâtiment à l'autre et
30 d'une cage à l'autre. Puis, il y avait les grands enclos en plein air. J'en faisais le tour en courant, cherchant l'écriteau qui indiquait si oui ou non ma créature mystère était là. Après quelque temps, je me suis aperçu que toute la classe, excepté moi,
35 avait trouvé ce pour quoi nous étions venus.

Monsieur Migeau nous a même demandé si nous avions trouvé nos créatures mystères et moi, j'ai dû avouer devant tout le monde que je n'avais
40 toujours pas trouvé la mienne. Le pire, c'est qu'il était déjà assez tard dans l'après-midi. Monsieur Migeau allait bientôt nous dire qu'il était temps de retourner à la maison. Et s'il fallait que je parte sans avoir trouvé ma créature mystère ?

Je me suis dit à moi-même : "J'ai dû la manquer
45 quelque part ! Il faut que je reste ici jusqu'à ce que je la trouve, même s'il faut que je refasse tout le tour du zoo toute seule." Alors, je me suis faufilée loin du reste de la classe en me disant que je finirais bien par rejoindre les autres à l'autobus.

50 Tout d'abord j'ai demandé à un gardien où je trouverais la créature que je cherchais. Savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a montré un gorille en disant : "En voilà un !" J'étais vraiment dégoûtée ! Voilà un homme, un gardien de zoo, et qui ne savait
55 même pas faire la différence entre ma créature mystère et un gorille !

Je me suis dit : "Pixie, ce n'est pas la peine de demander aux gens. Même les gardiens du zoo ne savent pas ! Il vaut mieux abandonner ; tu ne la
60 trouveras jamais." C'est alors que je m'assis sur un banc et me suis mise à pleurer. Je savais que je ne pourrais jamais, jamais retourner sur mes pas et avouer à la classe que je n'avais pas trouvé ma créature mystère au zoo !

65 Et c'est là que Monsieur Migeau et les autres élèves de la classe m'ont trouvée, assise sur un banc, les genoux remontés devant le visage afin que les gens ne me voient pas pleurer. Monsieur Migeau nous a emmenés à un endroit où il y avait
70 de la pelouse et de l'ombre et nous nous sommes tous assis en rond.

— Pixie, dit Monsieur Migeau, je pensais que nous avions convenu de rester tous ensemble. Pourquoi es-tu partie toute seule ?

75 Je me suis contentée de renifler sans rien dire.

— As-tu pu trouver la créature mystère ? demanda-t-il.

J'ai secoué la tête et j'ai recommencé à pleurer de plus belle.

80 — Peux-tu me dire son nom ? demanda Monsieur Migeau.

J'ai avalé ma salive et j'ai essayé d'arrêter de pleurer mais je n'ai pas pu. Je ne lui ai pas répondu. Alors il a dit :

85 — Peux-tu me dire quelque chose à son sujet ? À quoi croyais-tu pouvoir la reconnaître en la voyant ?

A ce moment, je me suis sentie un peu soulagée. J'ai réussi à dire en reniflant :

90 — Tout ce que je sais c'est que les mères allaitent leurs petits, qu'ils ont le sang chaud, que leurs os sont à l'intérieur de leur corps et qu'ils naissent vivants.

Monsieur Migeau se pencha et me dit à l'oreille :

95 — Ta créature mystère, est-ce un mammifère ?

— C'est ça ! dis-je presque en criant. Vous l'avez deviné ! Une telle chose existe ! Un mammifère ! J'entendis quelques élèves de la classe murmurer. Mais Monsieur Migeau leur fit signe de se tenir
100 tranquilles. Puis, il se retourna vers moi et dit :

— Il y avait beaucoup de mammifères ici aujourd'hui, Pixie. Seulement tu ne savais pas que c'était ça. Il y en a même plusieurs qui ont payé pour entrer.

105 Ce qu'il disait n'avait aucun sens pour moi ; donc je n'ai tout simplement rien dit. Alors, il se tourna vers la classe :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui peut aider Pixie à résoudre son problème ?

110 Comme j'étais en train d'essuyer mes larmes, je ne voyais pas bien, mais j'ai entendu quelqu'un dire à voix basse :

— Peut-être que je peux, Monsieur Migeau.

C'était Isabelle.
— Pixie, dit Isabelle, te souviens-tu quand tu es venue chez nous et que nous avons parlé de la famille ?
5 J'ai fait signe que oui de la tête.
— Bon, dit Isabelle, une famille est faite de parents, pas vrai ? Je veux dire qu'elle est composée du père, de la mère et des enfants. Vrai ?
10 Je me suis essuyé le nez avec le revers de la main en disant :
— Oui, d'accord, alors ?
Isabelle parut avoir de la difficulté à trouver les mots justes. Je m'apercevais qu'elle n'était pas tout
15 à fait sûre d'elle-même. Finalement, elle dit :
— Nous étions d'accord pour dire que s'il n'y avait pas de parents il n'y aurait pas de famille. C'est la même chose pour le mot mammifère.
— Oh, je comprends ! Tu veux dire qu'il y a des
20 groupes d'animaux qui sont parents les uns avec les autres. Mais, on ne dit pas qu'ils appartiennent à la même famille mais au même mammifère.
Monsieur Migeau ferma les yeux comme s'il ne se sentait pas très bien. Puis il les rouvrit en disant :
25 — Non, Pixie, non ! Le mot "mammifère" ce n'est pas un nom de famille mais le nom d'une classe. On voyait que Monsieur Migeau était un peu embarrassé, alors personne n'a dit quoi que ce soit au début. Finalement, Normand demanda :
30 — Qu'est-ce que ça veut dire ?
— Je sais, répondit Youna. Nous sommes tous des élèves ici et nous formons une classe. Mais, nous ne sommes pas parents entre nous. C'est juste que d'une certaine manière, nous sommes
35 tous pareils nous sommes tous des élèves.
— C'est vrai, dit Gérard. Tous les gens dans le monde qui ont les cheveux roux forment la classe de têtes rousses.
— Je ne comprends pas encore, ai-je dit.
40 Alors Chantal a ajouté une explication :
— Pixie, ne vois-tu pas ? Nous sommes tous des élèves qui formons une classe. Mais la classe que nous formons n'est pas un élève.
Et Catherine ajouta :
45 — La classe des têtes rousses ne s'appelle pas elle-même tête rousse.
— Donc, dis-je, le mot mammifère c'est le nom d'une classe. . .
— . . . la classe des animaux qui allaitent leurs
50 petits, ajouta Robert.
— D'accord, mais la classe des mammifères n'est pas elle-même un mammifère.
Puis, je me suis fâchée et j'ai crié :
— Est-ce qu'il y a des mammifères ou qu'il n'y en
55 a pas ?
À ce moment, chacun dut recommencer à tout m'expliquer pour la deuxième fois. J'en avais

assez d'entendre dire que la classe des canards ne pouvait pas nager, que la classe des rouges-gorges
60 ne pouvait pas voler et que la classe des mammifères ne pouvait pas allaiter ses petits. J'ai continué à discuter jusqu'à ce que Bruno dise :
— Pixie, tous les mammifères du zoo étaient ta créature mystère. Tu en as plus que nous tous.
65 Mais la seule pensée dont j'étais capable, c'était que ma créature mystère finissait par n'être pour ainsi dire rien du tout, que c'était juste le nom d'une classe et non quelque chose de chaud, de poilu, avec un museau humide et de doux yeux bruns.
70 — Ne t'inquiète pas, Pixie, me dit Isabelle. Il reste l'histoire mystère qu'il nous faudra tous inventer. Et là, je gage que tu inventeras la meilleure histoire de la classe !
75 C'était gentil de la part d'Isabelle, parce que je commençais à y penser à mon histoire. Et je me disais : "J'ai raté ma créature mystère au point que je vais être obligée d'inventer la meilleure histoire de tous les temps. Je veux inventer une histoire
80 qu'on n'oubliera jamais ! Mais comment ?" Et alors j'ai commencé à réfléchir à la façon de changer mon histoire pour l'améliorer.
* * * * *
Ce soir-là, après le souper, j'ai décidé de dire à ma
85 mère ce que j'avais appris au sujet des mammifères et de lui expliquer la différence entre une famille et une classe. Mais, je n'avais pas compté avec notre chatte. C'est à cause d'elle si tout s'est embrouillé de nouveau.
90 Notre chatte, Espiègle, a trois chatons : Minuit, Minet et Mêlée. Lorsqu'elle veut les appeler, elle ronronne et gronde en même temps et ils viennent en courant. Je fais le même genre de son quand je veux monter sur les genoux de ma mère. Elle dit
95 que je suis trop grande, mais c'est faux. Je suis presque la plus petite de la classe, et ils s'assoient tous sur les genoux de leur mère, tous sans exception !
* * * * *
100 — Maman, nous avons appris que nous pouvons reconnaître un mammifère à la manière dont il nourrit ses petits. Les mammifères allaitent leurs petits. Les oiseaux leur donnent des vers.
— C'est ça, me répondit-elle. Espiègle est un
105 mammifère parce qu'elle allaite ses petits chats.
— Et Espiègle est une femelle et Mêlée aussi, mais Minuit et Minet sont des mâles.
— Oui.
— Maman, est-ce que cela veut dire que Minuit
110 et Minet ne sont pas des mammifères ?
— Pourquoi pas, Pixie ?
— Parce que les mâles n'allaitent pas leurs petits.
— Oh, Pixie ! dit maman en m'embrassant. Ce sont des mâles et des femelles de la même espèce.

Mais, je n'y comprenais rien, et je me suis mise à pleurer parce que je pensais que je ne comprendrais jamais ; c'est dur de penser qu'on ne comprendra jamais rien. J'ai pleuré dans le cou de ma mère et elle a sorti un mouchoir pour me moucher.

— Maman, comment se fait-il que mes larmes sont chaudes et que ce qui coule de mon nez est froid ?

— Pixie, demanda maman, comment se fait-il que l'évier de la cuisine a deux robinets, un pour l'eau chaude et l'autre pour l'eau froide ?

J'ai grommelé :

— Je te pose une question et tu me réponds par une autre question.

Ma mère ne répondit pas, elle se contenta de me bercer.

— Maman, comment se fait-il que le mot mammifère ressemble au mot maman ?

— Parce que les deux mots viennent du fait que les mammifères femelles allaitent leurs petits.

— Maman, j'ai dit à Isabelle aujourd'hui que le mot maman s'épelait : m-a-m-m-a-n et elle a dit non, qu'on l'épelle m-a-m-a-n. Qui a raison ?

— Vous avez peut-être raison toutes les deux.

— Et elle dit qu'elle épelle papa : p-a-p-p-a et moi je l'épelle p-a-p-a. Est-ce qu'on peut l'écrire des deux manières ?

— Peut-être. Je ne suis pas certaine.

— Maman, dis-je, pourquoi n'y a-t-il rien de simple ?

— Pour t'habituer à réfléchir, chérie. Tu aimes réfléchir, n'est-ce pas ?

— Comment savoir ? Je n'y ai jamais réfléchi.

Voilà le sujet de notre conversation le soir de la visite du zoo. C'est ce soir-là que je suis tombée malade.

CHAPITRE DIX

À mon retour à l'école, rien ne me parut d'abord différent. Personne ne faisait particulièrement attention à moi. C'était comme si je n'avais jamais été absente. Je me demandais tout le temps ce que serait la surprise. Finalement, Isabelle et Youna me le dirent.

— Pixie, dit Youna, ton histoire a changé en passant d'une personne à l'autre. Alors, sais-tu ce que nous avons décidé de faire ? Cet après-midi, tu vas entendre ton histoire racontée par les quatre dernières personnes qui l'ont entendue.

— Donc, mon histoire s'est transformée en quatre histoires différentes.

— Oui, d'une certaine manière.

Quand Isabelle s'aperçut que je commençais à faire la moue, elle ajouta :

— Je crois que tu les aimeras.

— Qui seront les conteurs ?

— Normand, Chantal, Thomas et Bruno, répondit Isabelle.

— C'est ça, confirma Youna. Mais chaque conteur aura un assistant qui posera des questions. Jeannette aidera Normand ; Raymond aidera Chantal ; Catherine aidera Thomas et Robert aidera Bruno.

— Mais, Gérald et vous deux, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Oh ! répondit Youna en riant. Gérald veut jouer de son harmonica et Isabelle veut battre du tambour avant chaque histoire. Moi, je dirige.

J'ai applaudi.

Ce sera comme une petite pièce. Une pièce en quatre actes.

— C'est ça, dit Isabelle, et la pièce se jouera à l'auditorium. Mais nous serons tous sur l'estrade. Toi et Monsieur Migeau, vous serez l'auditoire.

— Ça, c'est vraiment une surprise, m'exclamai-je. Mais en moi-même, j'ajoutai : "Ce n'est pas si mal pour une personne qui croyait qu'un mammifère était une sorte d'animal et qui, après tout, n'a pas été si malade que ça."

Mais la surprise allait plus loin encore. Car en arrivant à l'auditorium, j'ai vu qu'on avait mis une grande boîte en carton sur l'estrade.

— Pourquoi ça ? ai-je demandé à Isabelle.

— Bruno nous a dit qu'il pouvait faire fonctionner des marionnettes, répondit Isabelle.

On a donc fait ce théâtre de carton ; Bruno et les autres seront dedans. Monsieur Migeau et moi, nous nous sommes assis ensemble, dans la dixième rangée, à peu près. Ça faisait vraiment drôle d'être seuls comme ça dans l'auditorium.

Alors, Youna est venue au milieu de l'estrade pour annoncer :

QUATRE MANIÈRES DE RACONTER L'HISTOIRE DE PIXIE

Tout de suite après, Gérald joua un air sur son harmonica. Il commença par jouer fort et ensuite plus doucement. Puis, Isabelle fit un roulement de tambour. Soudain, deux marionnettes parurent au-dessus de la boîte. C'étaient deux clowns. L'un tenait un écriteau qui disait : "Je suis Jacquot", et l'autre : "Je suis Pierrot". Pierrot tenait aussi un deuxième écriteau où on lisait : "Acte Premier". Voici ce que les deux personnages se sont dit :

Pierrot (joué par Normand) : Il était une fois

- Jacquot (joué par Jeannette)** : Oh, j'aime tellement les histoires. Vas-y, vas-y.
- Pierrot** : Il était une fois ...
- Jacquot** : Raconte ! Raconte ! Commence par le commencement.
- Pierrot** : J'essaie de te raconter ! J'essaie de commencer par le commencement. Bien, je recommence. Il était une fois le plus gros ouragan que le monde ait connu !
- Jacquot** : Est-ce qu'il a emporté toutes les maisons, les animaux et les personnes ? Les a-t-il fait tourbillonner tout autour comme le cyclone dans Le Magicien d'Oz ?
- Pierrot** : Bien pire que ça.
- Jacquot** : J'adore Judy Garland.
- Pierrot** : Judy Garland n'était pas dans le livre. Il y avait Dorothée. Judy Garland était dans le film tourné d'après le livre.
- Jacquot** : Dis-moi comment l'ouragan faisait tourner les objets !
- Pierrot** : Te rappelles-tu lorsque nous avons visité la ferme laitière : nous sommes entrés dans la grange où il y avait une grande cuve d'acier pour mettre le lait ?
- Jacquot** : Je me souviens ! Je me souviens ! Elle faisait tourner le lait jusqu'à ce que le lait soit séparé de la crème. (Ici, Jacquot fit un mouvement en cercle avec ses mains pour montrer comment la machine fonctionnait et comment la crème était séparée du lait.)
- Pierrot** : C'est ça. Eh bien, cet ouragan faisait tourner les gens sur eux-mêmes jusqu'à ce que leur esprit se sépare de leur corps.
- Jacquot** : Oh là là ! Je gage que ça faisait un moyen gâchis ! Je ne peux même pas imaginer les esprits des gens qui n'auraient pas de corps et des corps qui n'auraient pas leur esprit ! Qu'est-ce qui est arrivé ?
- Pierrot** : Eh bien, les corps se sont mis à chercher chacun son esprit et les esprits à chercher chacun son corps. Mais il y a eu beaucoup d'erreurs. Beaucoup de corps et d'esprits se sont mis ensemble qui n'appartenaient pas vraiment l'un à l'autre. Alors, ils ont commencé à se disputer et à se battre, puis, ils se sont séparés et ont commencé à chercher de nouveau.
- Jacquot** : Est-ce qu'il y en a qui ont trouvé leur vrai partenaire ?
- Pierrot** : Au début, quelques-uns seulement. Mais à mesure que le temps passait, il y en avait de plus en plus.
- Jacquot** : Ça doit être agréable de découvrir son esprit. Je voudrais bien trouver le mien. Où est-ce que je l'aurais perdu ? J'ai regardé partout sous mon lit, dans la baignoire, dans la cuisine, mais je n'arrive pas à le trouver nulle part ; je devrai donc me contenter de ce que j'ai.
- Pierrot** : Tu n'es pas le seul. À cause de cet ouragan, il y a beaucoup de corps à travers le monde qui cherchent leur esprit et beaucoup d'esprits qui cherchent leur corps.
- Jacquot** : Oh ! Est-ce qu'ils se sont adressés au Bureau des personnes portées disparues ?
- Pierrot** : Cela ne sert à rien là ils ne cherchent que des personnes.
- À ce moment, Jacquot et Pierrot disparurent tous les deux dans la boîte, puis ils surgirent un instant plus tard avec une bannière où l'on pouvait lire :
- FIN DU PREMIER ACTE.**
- Normand et Jeannette sortirent de la boîte de carton alors que Chantal et Raymond y entrèrent. Ils seraient les voix de la deuxième partie. Bien sûr, Bruno demeura à l'intérieur parce qu'il s'occupait des marionnettes. Gérard nous joua un air sur son harmonica, et nous étions prêts pour la deuxième partie. Tout à coup deux marionnettes sortirent de la boîte. L'une représentait un magicien coiffé d'un haut-de-forme, vêtu d'une grande cape noire, portant de grandes moustaches et une scie à la main. L'autre était une dame dont la tête sortait d'un bout de la boîte et dont les pieds sortaient de l'autre bout. Voici leur conversation :
- La dame (jouée par Chantal)** : Allez-vous me scier en deux ?
- Le magicien (joué par Raymond)** : C'est mon métier. De plus je n'ai rien de mieux à faire aujourd'hui.
- La dame** : Ne pourriez-vous pas attendre que j'aie fini de vous raconter une histoire ?
- Le magicien** : Ç'a besoin d'en être une bonne !
- La dame** : Très bien ! Il était une fois, avant qu'il y ait des personnes, avant même qu'il y ait un monde, il était une fois tout simplement une pluie continue. Partout.
- Le magicien** : Ça faisait beaucoup de gouttes de pluie !
- La dame** : Ce n'étaient pas vraiment des gouttes de pluie. C'étaient des bonbons !
- Le magicien** : Des bonbons ! Comme c'est gentil ! Quelle sorte de bonbons ?
- La dame** : Toutes les sortes : des bonbons durs, des bonbons à la menthe, des raisins enrobés de chocolat, des sucres d'orge... à peu près toutes les sortes imaginables.
- Le magicien** : Est-ce qu'ils étaient tous de tailles différentes ?
- La dame** : Oui, et de toutes les formes aussi. Ils n'étaient pas seulement ronds ou plats. Ils avaient toutes sortes de petits crochets et d'angles et ainsi lorsqu'ils tombaient, ils s'emmêlaient continuellement les uns dans les autres.

Le magicien : C'est collant, n'est-ce pas !
La dame : Bientôt, il y eut de grosses masses de bonbons qui tombaient. Ils écrasèrent tout sur leur passage. Et ils tombaient, ils tombaient, ils tombaient.
Le magicien : Ont-ils fini par cesser de tomber ?
La dame : Oui, mais beaucoup plus tard. Ils commencèrent par ralentir et tout à coup ils s'arrêtèrent tout à fait. Les plus gros sont devenus de la terre. Ceux qui tombaient le plus vite sont devenus de l'eau et ont formé les rivières et les océans. Et ceux qui se brisèrent en poussière de bonbon se mirent à flotter et sont devenus le ciel.
Le magicien : Oh, c'est pour ça que le monde est si plein de toutes sortes de couleurs (rouge, pourpre, vert, or) parce que c'était les couleurs des bonbons ! Mais qu'en est-il des personnes ? Quand sont-elles apparues ?
La dame : Au début, il y avait seulement des parties de personnes.
Le magicien : Comme si quelqu'un avait secoué une pleine boîte de bonhommes en pain d'épice ?
La dame : C'est tout à fait ça. Il y avait des pieds, des jambes, des oreilles, des nez, des doigts, des épaules ; tous se promenaient en quelque sorte au hasard, essayant de se trouver les uns les autres.
Le magicien : Vous voulez dire que les bras et les jambes se promenaient tous seuls. J'ai de la peine à croire ça.
La dame : Je ne vous ai pas demandé de croire ; je vous ai seulement demandé d'écouter. De toute façon, c'est ça mon histoire. Les doigts cherchaient les mains, les orteils cherchaient les pieds, les langues cherchaient les bouches et les oreilles cherchaient les têtes.
Le magicien : Qu'est-ce qui est arrivé lorsque les personnes se sont enfin rassemblées ?
La dame : Elles n'étaient pas heureuses toutes seules ; alors elles ont formé des familles. Les familles formèrent des tribus et les tribus devinrent des nations.
Le magicien : Qu'est-ce que tu racontes !
La dame : Oui, je t'assure ! Et les personnes ont commencé à parler entre elles. Au début, elles ont dû inventer des mots. Elles ont donné des noms aux choses comme "montagne" et "arbre". Et elles ont donné des noms aux personnes comme "Jean" et "Marie".
Le magicien : Très intelligent ! Qui aurait pensé à appeler les montagnes "montagnes" ? Mais continuez votre histoire. Est-ce que tout le monde était heureux après ?
La dame : Pas du tout. Les mots étaient très malheureux, tout comme les bras, les oreilles

et les nez séparés l'avaient été. Les noms voulaient s'associer à des verbes et les verbes aux noms.

Le magicien : Je comprends parfaitement ! Les mots "chiens" et "aboyer" ont pensé qu'ils étaient fait l'un pour l'autre ! De même les mots "canards" et "faire couin-couin".

La dame : Oui, et bientôt des phrases entières furent composées.

Le magicien : C'est vraiment touchant ! C'est donc comme ça que les gens ont appris à parler !

La dame : Oui, et après avoir parlé longtemps ils ont commencé à penser.

Le magicien : Est-ce la fin de votre histoire ?

La dame : Oui, mais aimeriez-vous entendre...

Le magicien : Ce ne sera pas nécessaire, merci. (Il commence à scier comme un fou. Il scie la boîte d'un côté à l'autre. La dame sort de la boîte sans aucun mal. Elle et le magicien lèvent leurs mains et saluent l'auditoire. Puis ils montrent leur bannière : **FIN DU DEUXIEME ACTE.**)

* * * * *

Ensuite, c'était au tour de Chantal et Raymond de sortir de la boîte. Les prochains à y entrer étaient Thomas et Catherine. Le troisième acte était comme les deux premiers, sauf que les marionnettes étaient l'épouvantail et le bûcheron en fer blanc. Quand Isabelle eut fini de jouer de son tambour, voici ce qu'on entendit :

L'Épouvantail (joué par Catherine) : Bûcheron en fer blanc, je sais que je suis rassemblé à nouveau, mais je me sens si... si... éparpillé.

[...]

CHAPITRE ONZE

La dernière histoire fut celle de Bruno. Robert était avec lui dans la boîte de carton, mais Bruno devait faire bouger les marionnettes et raconter l'histoire en même temps. Quand parurent les marionnettes, je fus très étonnée. On ne jouait plus à faire semblant. Une des marionnettes représentait un garçon ordinaire et l'autre, une fille ordinaire. Alors le garçon leva un écriteau qui disait : "Je suis Bruno", et l'écriteau de la fille disait : "Je suis Pixie". Pensez donc !

Bruno se jouait lui-même. Mais Robert devait parler d'une petite voix criarde pour faire semblant que c'était moi.

Bruno : La nuit, Pixie, quand tu regardes le ciel, qu'est-ce que tu vois ?

Pixie : Des étoiles.

Bruno : C'est du moins ce que les gens nous disent : que nous voyons des étoiles. Mais qu'est-ce que nous voyons vraiment ?

- Pixie** : Nous voyons des lumières !
- Bruno** : D'accord, c'est là que va commencer mon histoire avec ces lumières.
- Pixie** : Mais d'abord, tu dois dire : "Il était une fois..." Bruno, tu dois le dire !
- Bruno** : Pourquoi pas ? Il était une fois des lumières qu'on pouvait voir par millions, par milliards, par trillions dans le ciel - les lumières qu'on appelle étoiles - elles n'étaient pas du tout des lumières alors.
- Pixie** : Bruno tu inventes tout ça ! si ce n'étaient pas des étoiles, qu'est-ce que c'était ?
- Bruno** : Des idées.
- Pixie** : Des idées ! Des idées de quoi ?
- Bruno** : Des idées de tout. Des idées de poêle, de porte, de soucoupes volantes, de biscuits au chocolat.
- Pixie** : Est-ce qu'il y avait des idées de choses qu'on ne peut pas toucher ?
- Bruno** : Comme quoi ?
- Pixie** : Comme l'amitié, la beauté, la bonté ?
- Bruno** : Oui, il y avait des idées de toutes ces choses-là.
- Pixie** : Est-ce qu'il y avait des idées de haine, de laideur, de méchanceté ?
- Bruno** : Je... Je ne suis pas certain. Je ne crois pas.
- Pixie** : Est-ce qu'il y avait des idées de choses comme la boue, les cheveux, la saleté ?
- Bruno** : Je n'en suis pas sûr non plus. Peut-être.
- Pixie** : Étaient-elles réellement, réellement des idées ?
- Bruno** : Oui, et chacune d'elles était parfaite. L'idée de la chaise c'était l'idée parfaite de la chaise parfaite. L'idée de l'évier de cuisine était l'idée parfaite d'un évier parfait. Et l'idée de bonté était l'idée parfaite de bonté parfaite.
- Pixie** : Si elles étaient toutes parfaites, elles devaient être très heureuses.
- Bruno** : Justement, elles ne l'étaient pas. Elles n'étaient pas satisfaites d'être des idées. Elles voulaient aussi être des choses. Par exemple, l'idée d'oreiller dit à l'idée de lit : "Je veux être un vrai oreiller fait de vraies plumes, de sorte que si une personne pose sa tête sur moi, elle dise : 'Ça c'est vraiment un oreiller doux'."
- Pixie** : Et qu'est-ce que les idées de beauté et de bonté avaient à dire ?
- Bruno** : Elles dirent : "Nous sommes fatiguées de simplement briller ici dans le ciel où il ne se passe jamais rien. Nous voulons être réellement de belles choses et réellement de bonnes personnes."
- Pixie** : Alors, qu'est-ce qui est arrivé ?
- Bruno** : Elles ont choisi la planète Terre comme l'endroit où elles pourraient faire ce qu'elles voulaient faire.
- Pixie** : Et lorsque les idées arrivèrent sur la Terre, qu'est-ce qui est arrivé ?
- Bruno** : Elles découvrirent qu'il y avait du travail tout prévu pour elles.
- Pixie** : Les idées furent mises à l'œuvre ?
- Bruno** : Rien n'avait de forme du tout. Il n'y avait qu'un tas de matière.
- Pixie** : Il n'y avait ni chaises, ni chevaux, ni personnes ?
- Bruno** : Pas avant que les idées n'arrivent. Les idées ont donné de la forme à la matière.
- Pixie** : Comme on se sert d'un peu de neige pour faire des boules de neige rondes ? Ou comme on coupe du sucre à la crème en carreaux avec un couteau ?
- Bruno** : Eh bien, je ne suis pas sûr. Je crois que c'était plutôt comme... comme partager.
- Pixie** : Partager ? Comme Isabelle et moi, nous avons en commun notre amitié ?
- Bruno** : D'une certaine façon, oui. Là où il y a une relation, il y a un partage.
- Pixie** : Bruno, je n'arrive pas à deviner ce que tu veux dire. Tu seras obligé de me le dire.
- Bruno** : Tu sais, quand Monsieur Migeau nous lit une histoire, nous la partageons tous en écoutant.
- Pixie** : Oui, mais...
- Bruno** : Bon ! Avant l'histoire, ton esprit n'était-il pas simplement un tas de matière, puis l'histoire n'y a-t-il pas mis de l'ordre ?
- Pixie** : Tu veux dire que c'est ça que les idées ont fait donner une forme aux choses et les mettre en ordre ? Donne-moi un exemple.
- Bruno** : Eh bien, l'idée de chaise a donné forme au bois, alors des quantités de chaises ont pu être faites de bois, selon cette idée-là. Et c'est la même chose pour l'idée de lit et l'idée de table. Il n'y a pas de limite au nombre de choses qui peuvent partager une simple idée.
- Pixie** : Bruno, en plus des idées de choses, est-ce qu'il y avait des idées de personnes ?
- Bruno** : Oui mais avec les personnes, c'était différent. Tu vois, peu importe le nombre de chaises qu'il y avait, il n'y avait néanmoins qu'une seule idée de chaise. Mais pour chaque personne il y avait une idée différente.
- Pixie** : Quand quelque chose arrivait à un objet, est-ce qu'il arrivait quelque chose à l'idée de cet objet ? Par exemple, si une chaise brûlait, est-ce que l'idée de chaise brûlait aussi ?
- Bruno** : Non, rien ne peut détruire les idées. Les choses qui partagent ces idées peuvent être détruites mais pas les idées.
- Pixie** : Est-ce que c'est la même chose pour les personnes ?

- Bruno :** Ça se pourrait. Jacques Cartier est mort, mais est-ce que l'idée de Jacques Cartier est morte ?
- Pixie :** Bruno, les idées étaient-elles heureuses quand elles sont arrivées ici ?
- Bruno :** Non, leur arrivée ici en a rendu plusieurs malheureuses.
- Pixie :** Vraiment ! Pourquoi ?
- Bruno :** Tu vois, dans le ciel, où elles étaient auparavant, elles étaient parfaites, et tout autour d'elles était parfait. Si tu étais une idée, tu vivais parmi des actions parfaitement braves et des villes parfaitement belles et des phrases parfaitement vraies.
- Pixie :** Oh, là je comprends ! Quand elles sont arrivées ici, elles ont trouvé que tout était laid et n'avait aucune forme.
- Bruno :** Oui, et même si elles ont fait de leur mieux pour donner forme aux choses, rien n'a tourné tout à fait rond. En fait, la plupart des maisons sont laides, il y a beaucoup de phrases qui sont fausses, et il n'y a pas beaucoup de gens qui font de belles choses.
- Pixie :** Je gage que les idées se disaient tout le temps : "Les choses n'étaient pas comme ça là d'où nous venons !"
- Bruno :** Pas au début ; tu sais, quand une idée arrivait ici, elle oubliait que tout était merveilleux et parfait dans le ciel d'où elle venait.
- Pixie :** Oubliait ? Tu veux dire que tous leurs souvenirs s'étaient effacés et qu'elles avaient tout oublié de ce monde merveilleux ?
- Bruno :** Oui, mais de temps en temps, une bonne chose pouvait arriver à une idée.
- Pixie :** Une bonne chose ? Comme quoi ?
- Bruno :** Oh, parmi toute la laideur, elle pouvait apercevoir un bel animal. Ou, parmi toutes les mauvaises choses que les personnes se font entre elles, elle pouvait apercevoir quelque chose de bon.
- Pixie :** Ou une idée pouvait entendre quelqu'un dire la vérité pour une fois ?
- Bruno :** Oui. Et quand cela arrivait, tout à coup l'idée se souvenait de tout ce qu'elle avait oublié. Elle se rappelait le beau monde d'où elle était venue, où elle avait été entourée d'idées parfaites et où tout était vrai et bon.
- Pixie :** Quand nous voyons un film où les bons gagnent et les méchants perdent, est-ce à cause de cela que nous ne pouvons nous empêcher de pleurer de joie, parce que nous sommes si heureux d'être un instant là où tout tourne bien ?
- Bruno :** Je pense que oui. C'est pourquoi nous éprouvons une sorte de frisson quand nous voyons quelque chose de beau ou lorsque nous découvrons quelque chose de vrai. C'est comme si nous retournions chez nous, là où nous sommes heureux.
- 60 Tout à coup, alors que nous croyions que la représentation était terminée, les deux marionnettes furent retirées et Robert sortit la tête de la boîte. D'une voix forte, il dit :
- 65 — Je ne sais pas si c'était l'histoire de Pixie ou de Bruno, mais dans un cas comme dans l'autre c'était stupide ! Tout ce faire-accroire au sujet d'étoiles qui seraient des idées qui viennent sur terre pour donner forme à toute chose ! Avez-vous déjà entendu quelque chose d'aussi ridicule ?
- 70 Alors Bruno sortit la tête et dit :
- Mais Robert, as-tu une autre histoire ?
- Non, mais je peux dire ce qui ne va pas dans la tienne, dit Robert. Les idées sont des pensées, et les pensées viennent de notre cerveau. Et les choses ont chacune leur forme et elles ne l'ont pas reçue des étoiles ! Comment pouvez-vous être aussi mêlés ?
- 75 Bruno ne se fâcha pas. Il se contenta de rire et demanda :
- 80 Pourquoi l'histoire que j'ai racontée était-elle un conte de fée alors que ce que tu viens de dire ne l'est pas ?
- C'est simple, dit Robert. Les idées, dans un conte de fée, ne sont pas comme ce qui se passe dans le monde. Dans une histoire vraie, elles le sont.
- 85 — Oh ! dit Bruno, alors dans ce cas-là, si ce que j'ai dit était un conte de fée, ce que tu as dit était un conte de fée aussi !
- J'espérais que Bruno expliquerait ce qu'il voulait dire, mais au même moment, Thomas cria :
- Robert, arrête de discuter avec Bruno. D'abord, pourquoi te mêles-tu de son histoire, de toute façon ?
- 95 Robert allait répondre à Thomas quand Bruno répondit à sa place :
- Ne blâme pas Robert. C'est arrivé à la fin exactement comme lui et moi nous l'avions prévu.
- 100 Nous avons tous trouvé que c'était très drôle. Robert me demanda alors :
- Pixie, laquelle des quatre versions ressemble le plus à ton histoire ?
- Aucune. Elles étaient toutes très différentes de la mienne.
- 105 — Ah, Pixie ! dit Normand, cesse donc de nous taquiner. Racontenous simplement ton histoire et c'en sera fini.
- Normand, dis-je en riant, penses-tu que je suis sotté ? Aussi longtemps que je ne vous raconte pas mon histoire, j'ai droit à des représentations de marionnettes en quatre actes ! Et qui sait, elles pourraient continuer et continuer aussi longtemps que je ne dis rien.
- 110

— Mais au moins, dit Isabelle, nous savons comment l'histoire de ton histoire mystère s'est produite.

5 — Et nous savons ce qu'était ta créature mystère, dit Normand. Alors nous connaissons deux de tes mystères.

Normand se croit toujours fin !

— En es-tu sûr ?

10 — Evidemment, j'en suis sûr ! répondit-il avec un grand sourire.

— Eh bien alors, lui dis-je, juste une question : Comment le sais-tu ?

15 — Comment puis-je savoir ce qu'était ta créature mystère ? demanda-t-il. C'est stupide ! Comment quelqu'un sait-il quelque chose ?

— Oh ! Normand, répondis-je, n'est-ce pas là le troisième mystère ?

EXTRAITS